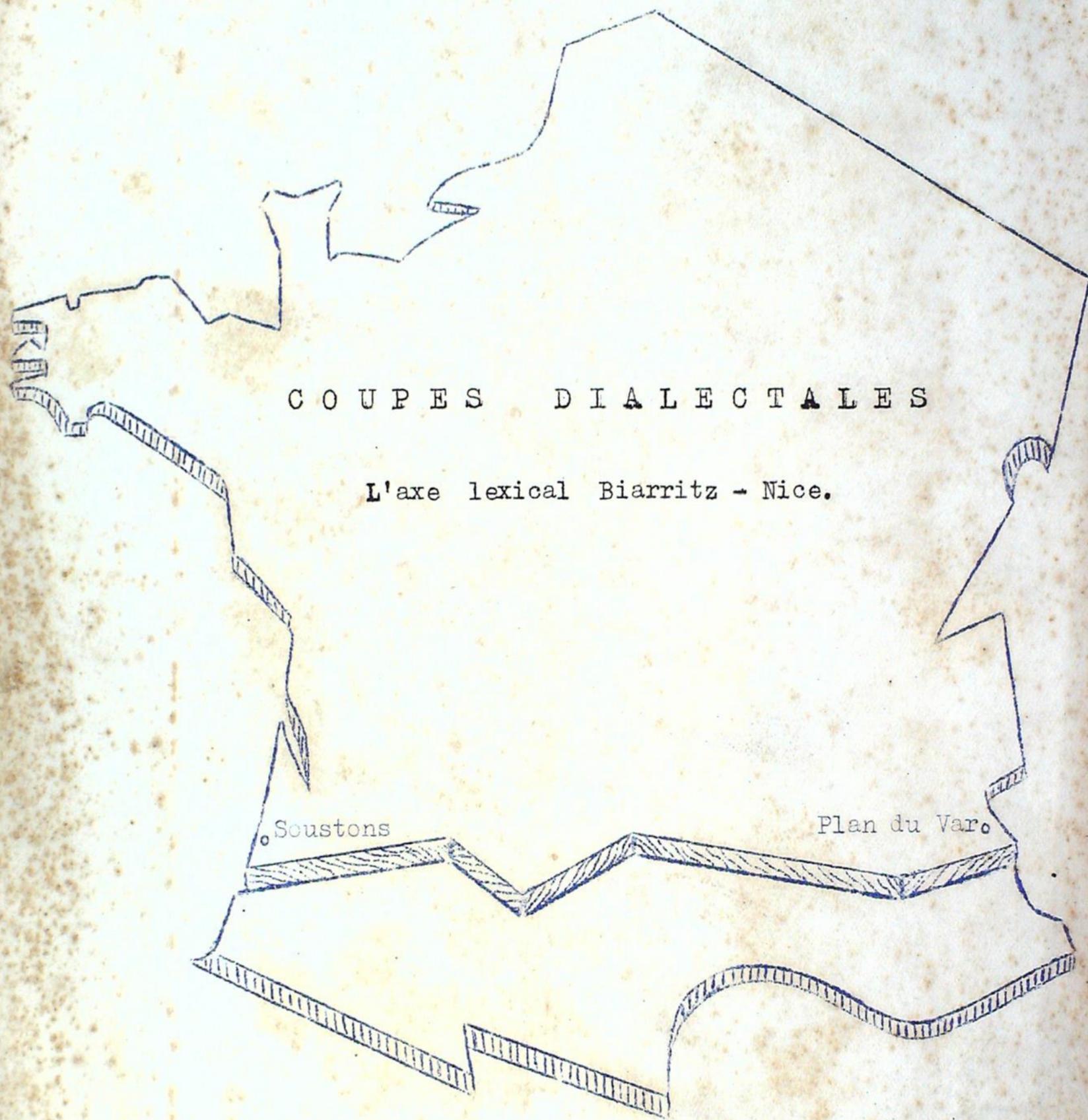


TH. LALANNE.



Chez l'auteur

Saint Vincent de Paul (Landes)



a Monsieur H. Gavel
respectueux hommages

Th. Lalanne

E10

RECHOSOM

John A. ...
... ..

~~John A. ...~~

COUPES DIALECTALES

L'axe lexical Biarritz - Nice

Les géographes ne manquent pas de tracer, en travers des cartes des régions étudiées, diverses coupes de terrain, géologiques, orographiques, etc... qui présentent l'objet sous de nouveaux aspects et suggèrent de nouvelles hypothèses. Nul doute que les géolinguistes ne tirent profit de semblables coupes, lexicales, phonétiques... reliant deux points donnés.

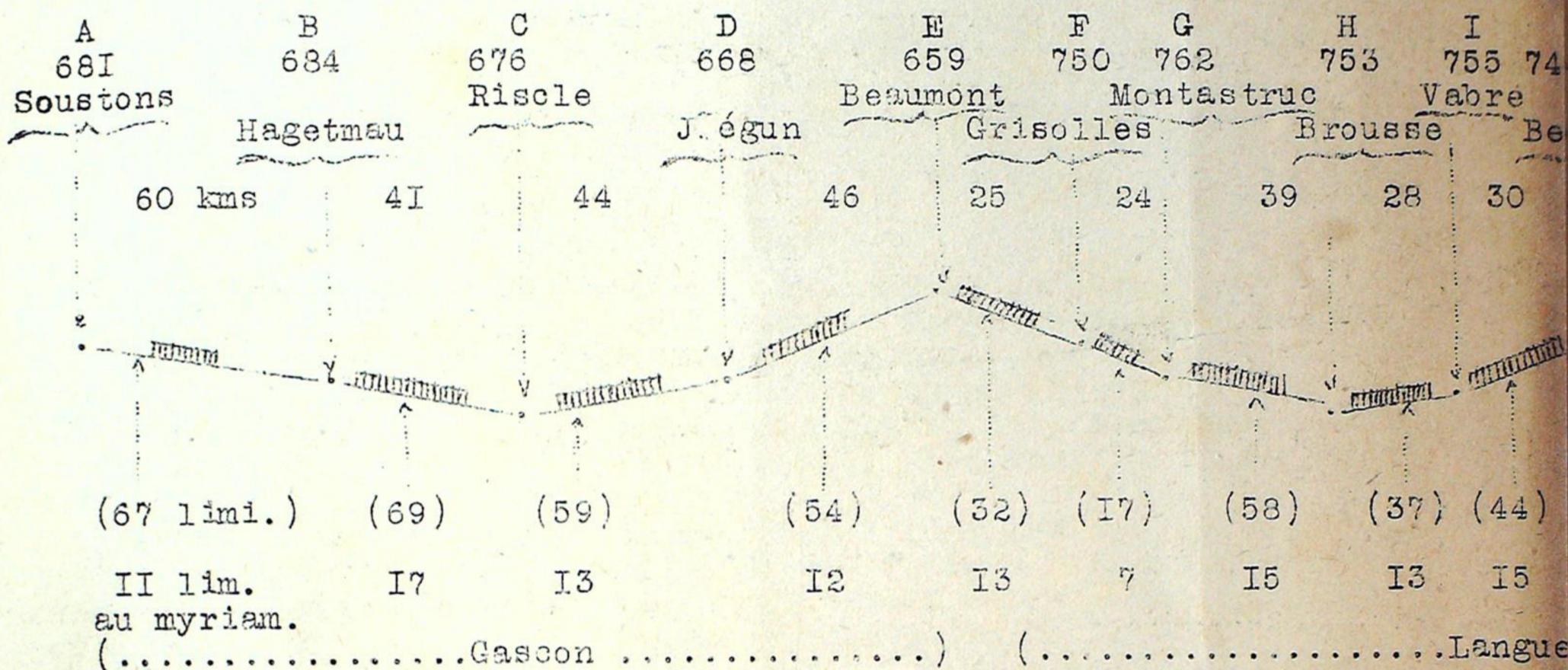
Voici, par exemple, l'axe lexical Biarritz-Nice, (plus précisément Soustons - Plan du Var), que nous pouvons considérer comme une épine dorsale des parlers occitans. Il traverse successivement les aires de milliers de mots, coupant ainsi à deux reprises les limites de chacune de ces aires.

Pour travailler avec précision, nous n'étudions que les objets que l'on pourra suivre en même temps sur les deux atlas : l'Alf et le Nalf (I). Parmi ces mots, nous n'avons retenu que les substantifs. Encore en avons-nous éliminé plusieurs pour des raisons diverses, surtout parce que l'objet à désigner était imprécis ; ainsi " la bûche " du foyer peut avoir deux désignations co-existantes, suivant qu'elle est entière ou fendue. L'apparition de chacun de ces deux mots en deux points contigus de la carte ne prouve donc pas une opposition lexicale, et la limite d'aire tracée entre ces deux points pourrait être fautive. Il reste 354 objets presque tous concrets et du langage courant. (V. liste p. 12). L'assiette doit être suffisante pour porter, à l'occasion, quelques lois intéressantes.

L'axe choisi part, de Soustons, sur le littoral atlantique et aboutit dans les Alpes, à Plan du Var. Il passe par 18 des points de l'Alf, situés, à peu de chose près, sur un même parallèle, et comprend 17 segments, ou interpoints, de longueur très inégale : de 24 à 64 kms.. Au total, 684 kms.

Suivons, sur cet axe, chacun des 354 objets de notre enquête, et encochons le segment où deux désignations d'un même objet viennent s'affronter, c'est à dire où la limite commune de deux aires antagonistes vient occuper notre axe. Nous totaliserons ensuite sur chaque segment ces hachures, qui correspondent à autant d'oppositions verbales, compte non tenu des variantes phonétiques ordinaires.

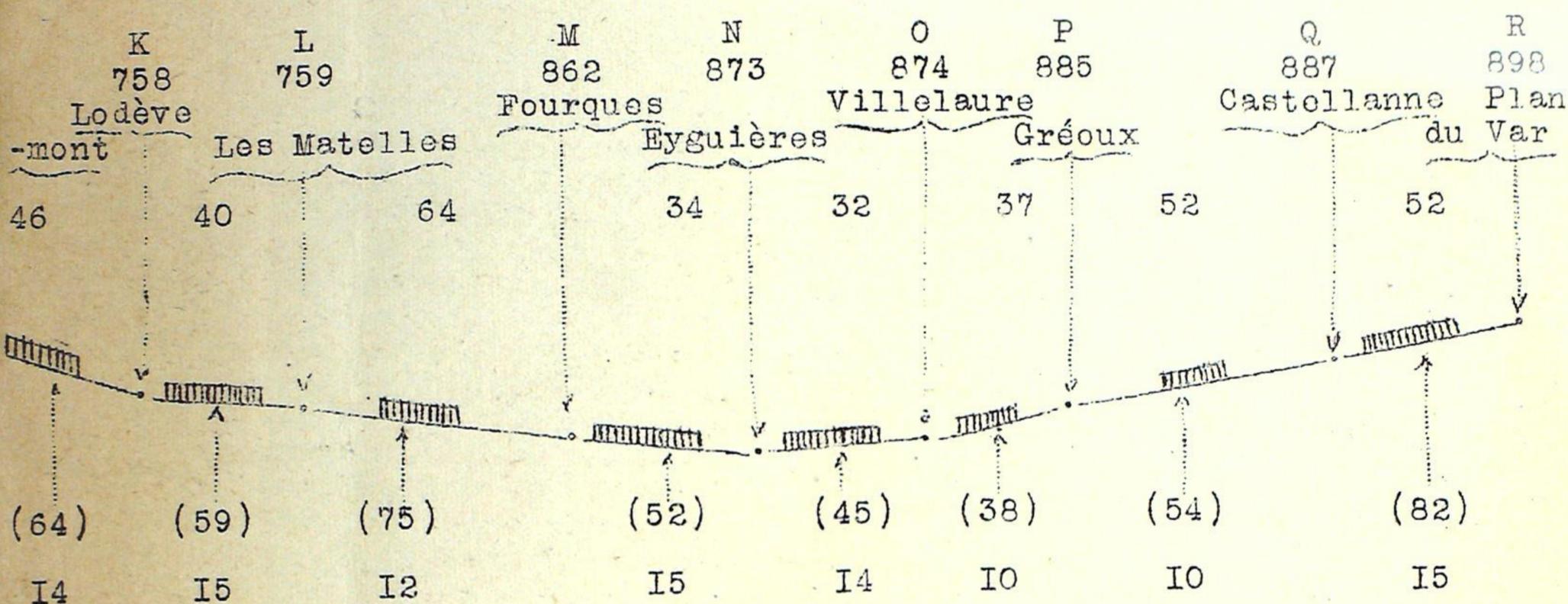
(I) Alf : Atlas linguistique de la France (Gilliéron-Edmont)
Nalf : Nouvel Atlas linguistique .. (Dauzat)



Et comme les segments sont de longueur inégale, ramenons les chiffres à un dénominateur commun, le kilomètre, ou mieux, le myriamètre :

Ainsi, sur le seul segment B-C, Hagetmau - Riscle, 41 kms., 69 des 354 objets de l'enquête, c'est à dire le cinquième, changent de désignation; en d'autres termes, notre segment d'axe est coupé par 69 limites d'aire, soit (69 : 41 k.) 1,7 mutation lexicale au km., et, pour éviter les décimales, disons mieux, 17 mutations au myriamètre. C'est, si l'on veut, le coefficient d'instabilité lexicale du segment. Et sur notre axe, ce coefficient est ici maximum.

Le graphique ci-dessus montre que ce coefficient n'est nul en aucun point; aucun segment ne jouit d'un vocabulaire homogène; chacun est le théâtre, par invasion ou par bougeonnement autonome, d'un renouvellement considérable du vocabulaire. Sur toute sa longueur, l'axe est haché menu par des limites d'aires d'une densité à peu près uniforme; en fait, il n'y a pas d'interpoints réellement privilégiés; pas de vestiaire public fixe où les objets viendraient ensemble changer d'habit, chacun se rhabille derrière le premier buisson venu; pas de frontière ou de douane où la pensée ferait, en tout ou en partie, l'échange de son papier-monnaie, le mot. Si les langues nationalisées ont une frontière unique, où tout le vocabulaire se renouvelle d'un seul bloc, sur l'axe dialectal la frontière est partout et elle n'est nulle part; pas même, nous le verrons, aux carrefours où sont censés se heurter de front deux grands dialectes traditionnels. Telle est, apparaît-il, un des caractères de nos parlers occitans.



docien.....) (.....Provençal.....)

L'axe qui, développé, mesure 684 kms., se trouve ici coupé par un total de 906 limites d'aires, qui marquent les changements de désignation des objets de notre enquête, soit une moyenne de $(906:684)$ 1,3 limite au km., 13 limites au myriamètre. Or cette moyenne théorique se retrouve en fait partout très proche du chiffre réel; quinze sur dix-sept des interpoints ne s'en éloignent que d'une ou deux unités. Seul l'interpoint F-G descend exceptionnellement à 7, et B-C monte à 17. Tant les limites d'aires sont uniformément distribuées! Tant l'anarchie lexicale est régulière!

Si notre enquête, au lieu de se borner à 350 substantifs avait porté indistinctement sur 3.500 mots, les plus usuels de la langue, le cisaillement normal de notre axe aurait été multiplié, sinon par 10, du moins par un chiffre peu inférieur, et le voyageur engagé sur notre itinéraire Biarritz-Nice verrait le vocabulaire se renouveler au rythme moyen d'une douzaine de mots au kilomètre. Et plus encore, si nous considérons le vocabulaire total. Ces chiffres rejoignent et confirment ceux qu'avait fournis l'axe Nord-Sud, Verdon-Pays Basque, (V. IAL, II, p.86) (I)

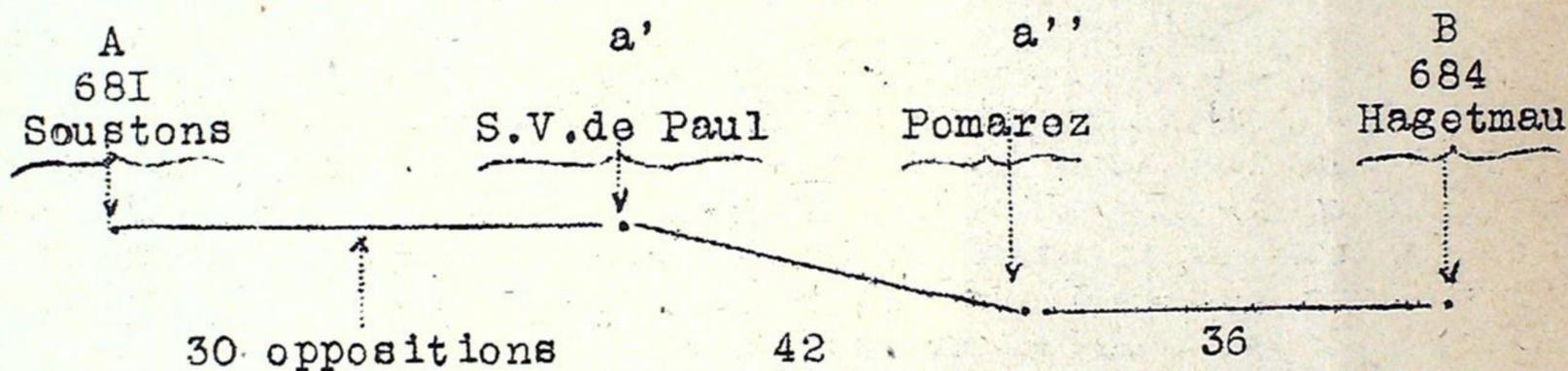
Nous ne nous illusionnons pas, cette statistique est sujette à de nombreuses critiques. - Elle ne distingue pas entre objets importants ou d'usage fréquent et objets rares. - Un emprunt ancien, wisigoth ou wascon, est sur le même pied qu'un emprunt moderne au français. - Si les sujets de A et de B eussent été du même âge, ils auraient donné le même mot, et la limite qui apparaît sur l'Alf, entre A et B passerait plus à l'Est. - Si l'enquête avait porté sur des verbes ou sur des substantifs abstraits et savants, les chiffres seraient tout autres. - Tout cela est incontestable, mais il

(I) "L'indépendance des aires linguistiques"

n'y a aucune raison pour que ces divers accidents affectent un segment plutôt qu'un autre ; dans la multitude des cas, les erreurs se distribuent également et se compensent, de sorte que la valeur relative de nos chiffres reste entière, et pour l'instant c'est l'aspect relatif qui nous intéresse à peu près exclusivement.

Toutefois une curiosité très naturelle reste à satisfaire : Sans doute nous voyons les interpoints de l'Alf traversés par un total de limites d'aires sensiblement constant, mais que se passe-t-il à l'intérieur de chaque segment, l'Alf ne nous le dit pas ; nous ignorons comment se continue la distribution de ces limites. Ainsi le segment A-B, sur 60 kms., traverse une douzaine de villages : les 67 limites d'aires qui le recoupent forment-elles un seul bourrelet subdialectal entre deux de ces villages, ou, au contraire, se dispersent-elles en onze faisceaux distincts, avec l'indifférence déjà constatée sur une autre échelle ?

Par bonheur, pour le segment A-B, Soustons-Hagetmau, la documentation déjà recueillie pour le Nalf nous permet de répondre à la question dès aujourd'hui. Les points d'enquête se trouvant triplés dans le nouvel atlas, le segment A-B se subdivise en trois fractions comme ci-dessous. Une liste d'objets peu différente de la précédente, mais allongée, a donné pour les trois intervillages les oppositions lexicales suivantes :



La dispersion des limites rété donc la loi, et la distribution en est encore équilibrée, (surtout si l'on considère qu'un segment extrême, comme A-a', ne peut être aussi haché qu'un segment intérieur, car, protégé sur le flanc ouest par la mer, il ne peut être recoupé que par les limites marchantes venues de l'Est ; d'où homogénéité supérieure.

Poussés maintenant plus loin notre curiosité et nos scrupules. Les 30 limites d'aires qui séparent A de a', (Soustons de St. Vincent de Paul) vont-elles aussi se répartir équitablement entre les trois villages intermédiaires de St. Geours, Rivière et S. Paul ? En l'absence de carte, il a fallu enquêter sur les lieux. L'opération ne réservait aucune surprise, les quatre petits segments, (moyenne 8 kms.), se partagent encore les oppositions étudiées. (Nous rangeons sous (?) les oppositions douteuses ou à frontières fuyantes).

A	St Geours	Rivière	St. Paul	St. V de Paul		
(I) pērinklè	parè	mésange	tyankès	éakasè	échasse	
tiraranè	hilat	telle d'ar.	tites	pupès	mamelie	
singlan	sèrp	couleuv.	tyak	brok	épine	
huzil	ehlambrik	éclair	kanikè	galèrè	bille	
buhlik	butun	bouton	hilat	aranè	toile d'a.	
bènè	rasinè	racine	(?)	xükémèu	xèvrèf	chèvre F.
(?)				plantèbrok	plax	haie
pulèt	pyok	poussin				
bundè	bornè	borne				
	étiaçèl	ehlizè	bruhlès	chaine	xènè	kadènè
	mais	indun	milas	vigne	binè	bitami
	anesse	samè	ainè	berdanè	gats	gahètys
	hanneto.	anètun	sumisè	cou	kot	goryè
	gendre	yè	yèndrè	puits	puts	hun
	foyer	larè	pè du hwèk	bâti		
	(?)				(?)	
	vigne	binè	bitami	oncle	mènunè	unklè
				friche	tèrè	bakù
					perduè	

L'axe général, comme les deux axes détaillés, nous amènent à la même conclusion: l'éventail des limites s'élargit indéfiniment déployable et homogène. Ni les limites ne se groupent en bourrelet et faisceaux, ni les aires ne se superposent, mais s'imbriquent et se chevauchent inlassablement. Nous sommes donc autorisés à poser pour notre région la loi de l'égalité distribution des limites d'aires, et par conséquent des aires elles-mêmes.

Assurément il existe un déterminisme dialectal et des facteurs sans nombre ont contribué à modeler l'aire actuelle de chacun de nos vocables, mais il n'existe aucun superfacteur efficace - substrat lexical, centre directeur, unité territoriale d'ordre physique ou politique - capable de parquer et de maintenir, sur un espace donné, un groupe même réduit de mots donnés, un embryon de vocabulaire commun; ni même de faire que l'aire d'un seul mot coïncide approximativement l'aire d'un seul autre mot. Bien plus, minimisant nos exigences, renonçons à chercher des limites d'aires entièrement superposables et contentons nous de fragments de limites, communes, par exemple, sur le quart de leur périmètre. Nous n'en trouverons probablement pas davantage, parce qu'il n'existe pas d'obstacle efficace, géographique ou psychologique, pas de buttoir quelconque capable de faire trébucher et s'entasser un plus grand nombre de limites à la frontière d'un village ou à la frontière du village suivant. Seule s'affirme, à l'exclusion de tout facteur

(I) Graphie dactylo. : ch/x eu/e ou/u u/ü

linguistique valable, la loi des grands nombres, vulgairement le hasard. C'est aussi la loi qui distribue uniformément les flocons de neige sur toute l'étendue de la prairie aussi longtemps que ne se dresse aucun obstacle majeur, générateur de bourrelets. Et dans nos dialectes occitans, il semble bien que l'obstacle majeur n'existe plus nulle part ; mais e-t-il jamais existé?... En résumé, chaque aire verbale a son histoire propre, qui n'admet aujourd'hui qu'une géographie propre, inadéquates à toute autre.

Et sans doute des géolinguistes se sont déjà familiarisés avec cette conception d'un seul magma lexical continu, uniformément varié, opposée à la conception de grumeaux ou d'aires lexicales discontinues et caractérisées, mais il était bon qu'une démonstration rigoureuse en fût administrée sur une vaste superficie supportant des dialectes de réputation bien assise.

o
o o

Et l'on songe inévitablement à utiliser des axes semblables au nôtre pour la détermination des dialectes et des sous-dialectes. De tels spectres linguistiques alternant leurs groupements de raies avec des plages dégagées, devraient devenir un instrument de précision pour l'analyse d'une région. En effet, si un dialecte a sauvegardé une partie, même faible, d'un lexique propre qui l'a opposé à ses voisins, les limites d'aires de ces mots caractéristiques s'entasseront à la frontière dialectale, suivant l'état de conservation, soit en un faisceau compact, soit en nappe postérieurement étalée, et formeront un bourrelet révélateur, tandis que la région centrale, plus homogène, verra les limites d'aires envahisseuses se raréfier d'autant. Or, nous l'avons vu, de Biarritz à Nice, le phénomène attendu ne se produit pas, ou, si l'on croit en voir une ébauche, c'est précisément en des points où la tradition ne l'attendait pas.

Voyons en effet comment le languedocien s'oppose au provençal et au gascon. Il est séparé du provençal par le segment M-N, où la densité des limites est sans doute de 15 au myriamètre, mais on retrouve cette même densité trois autres fois à l'intérieur du languedocien lui-même (segments G-H, I-J, K-L) et une fois à l'intérieur du provençal (segment O-R) ; de sorte que le languedocien et le provençal ne s'opposent pas plus l'un à l'autre qu'ils ne s'opposent à eux-mêmes.

Et vers l'Ouest on trouve pire : le languedocien est séparé du gascon par un segment (E-F) de 13 limites au myr, tout juste la moyenne générale de l'axe. Or, à l'intérieur du gascon même (segment B-C), nous trouvons une zone de 17 limites au myriamètre ; c'est à dire que le gascon diverge moins du prétendu antagoniste languedocien qu'il ne diverge d'avec lui-même.

Il semble difficile d'échapper à la conclusion : le lexique n'a rien à voir avec les dialectes traditionnels ; l'interpénétration des aires, poussée à l'infini, s'oppose à tout cloisonnement légitime ; pour le lexicologue il n'existe pas actuellement sur l'axe Biarritz-Nice de dialectes distincts caractérisés par leur vocabulaire.

Mais cette égale répartition des limites, cet impitoyable chevauchement et morcellement des axes est-il récent ; et le passé a-t-il connu des groupements de limites formant barrage et cernant d'anciens dialectes aux contours précis ? Je ne vois pas comment l'on pourrait se risquer à résoudre le problème par l'observation directe : nous avons assez de mal, après de nombreuses et prudentes enquêtes, pour établir les limites des aires actuelles ; comment dresser les isoglosses des mêmes mots au Moyen-Âge, sur la foi d'un nombre dérisoire de documents, non contemporains les uns des autres et mal localisés ? - surtout lorsqu'il s'agira d'aires phonétiques, quand nous savons que la graphie est souvent en retard de plusieurs siècles sur la phonie, et qu'elle dépend des habitudes personnelles d'un scribe fantaisiste, quand il n'est pas transplanté.

Cependant on peut imaginer des procédés d'exploration du passé plus indirects et plus subtils. Le "limes" romain de Syrie avait complètement disparu sous les sables du désert, on ne savait même plus où fouiller. Mais il se trouve que les décombres ensevelis modifient l'état hygrométrique du sol, lequel à son tour influence la maigre végétation de la surface ; le piéton n'en perçoit point les nuances, mais la photographie aérienne, prise sous un certain angle, à certains moments du jour et de l'année, décèle de vagues segments de droite et des fragments de rectangle, qui ont permis de rejaalonner le limes. On peut espérer restituer un jour les "limes dialectaux" par des méthodes indirectes similaires, basées sur les vestiges et jouant sur les grands nombres, comme c'était le cas dans le tracé de nos axes : une plus forte densité actuelle des limites, étalées parallèlement, serait l'indice d'un ancien bourrelet ayant eu valeur de frontière dialectale. - Il est vrai que le résultat chez nous a été négatif, aussi bien dans le sens Nord-Sud (Voir IAL, II, p. 86) que dans le sens Est-Ouest (V. ci-dessus).

Ainsi, jusqu'à preuve positive du contraire, on peut maintenir comme défendable l'hypothèse que le dialecte à contours précis n'aurait jamais existé chez nous, et que l'indépendance absolue des aires au moins lexicales, est primitive. Et, en effet, on imagine fort bien les indigènes, peu aptes à distinguer les nuances des synonymes latins, hésitant longtemps, pour désigner la forêt, entre le mot ibère en vois de disparition et "silva/seubè, d'une part, "luc/luk" de l'autre ; des aires toponymiques alternées de "Seubè" et de "Luc" persistent encore. Puis le passage des Wisigoths aura facilité l'introduction de "bosk". On se représente sans difficulté la coexistence au V-VI^e siècle des quatre aires antagonistes : seubè luk, bosk, plus ibère vers la montagne, se partageant notre Gasconne maritime. Finalement "bosk" est resté seul maître du terrain et l'unité s'est réalisée, mais l'onomastique est encore encombrée des couples ennemis : Dulucq/Duboscq, Pèdeluc/Pèdeboscq, Capdelucq/Capdeboscq, témoins de l'ancienne lutte. Les mêmes combats se seront livrés autour de chaque objet, avec des fortunes ^{diverses}, mais ce serait merveille que les champs de bataille, les avances et reculs con-

sécutifs, aient coïncidé, pour une série d'objets différents, autrement que par l'effet du plus grand des hasards. L'extravagance et l'indépendance actuelle des aires lexicales pourrait donc n'être que la continuation des aventures personnelles et jamais répétées de chaque aire primitive.

Les phonéticiens seront-ils plus heureux que les lexicologues, et jusqu'à quel point ? Il serait imprudent de le préjuger avant la publication du Nelf, à grande échelle. Mais déjà les aires phonétiques s'annoncent comme aussi imbriquées et aussi peu superposables que les lexicales, aussi rebelles par conséquent à tout cloisonnement. En attendant, avec la documentation recueillie pour le Nelf, nous avons pu dresser plus de 200 cartes phonétiques qui montrent que, pour notre région de Gascogne Maritime, il ne saurait y avoir de sous-dialecte définissable par des caractéristiques phonétiques recouvrant un territoire donné et ne recouvrant que lui.

Nous ne prétendons décourager personne : il se peut fort bien qu'ailleurs de vraies barrières dialectales se dressent encore ou se soient dressées autrefois. Mais de tout ce qui précède, il semble résulter que juridiquement c'est l'anarchie et l'indépendance qui "possède"; c'est donc aux "dialecteux" qu'il appartient de fournir une preuve rigoureuse de l'existence d'un dialecte et de noter l'importance du faisceau de limites discriminantes. Il ne faudrait pas que ce fût la faveur de soie trop subtile qui retient le cuirassé avant son lancement.

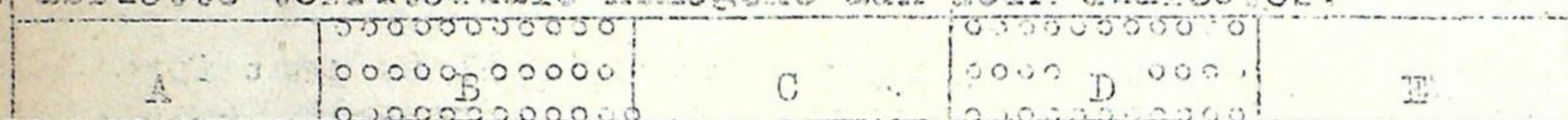
o
o o

Aux remarques ci-dessus et à la notion de magma continu on a opposé communément des objections de gros bon sens et des observations de faits, non dégrossies.

"Quand un maquignon de Lourdes, objecte-t-on, marchande avec un maquignon de Somoulou, (distance; 25 kms.), je n'ai pas l'impression que les deux parlent s'opposent autant que l'indique la statistique". - Assurément. Mais c'est que les deux lexiques s'opposent à propos de nombreux objets rares, précisément les plus polyonymes (V. ci-après), qui n'apparaissent pas dans la discussion des deux maquignons, limitée à un petit nombre de concepts usuels, souvent mononymes sur une vaste surface. On ne peut donc établir de comparaison valable entre deux lexiques imprimés, qui affichent brutalement toutes leurs divergences, sans tenir compte du coefficient de fréquence, et deux interlocuteurs de chair et d'os, dont la conversation habituelle ignore cette terminologie plus rare, et, de plus, dilue les quelques divergences accidentelles dans un fatras indéfiniment répété, d'auxiliaires, de pronoms, de chevilles grammaticales, les mêmes en tous pays; de sorte que les 100 premiers mots de deux lexiques peuvent accuser 10 oppositions réelles, tandis que les 100 premiers mots prononcés par chacun des usagers n'en feraient plus apparaître qu'une ou deux. - Et peut-être même les interlocuteurs, conscients d'une divergence et craintifs d'un ridicule,

feront-ils un crochet pour éviter certaines de ces oppositions. Ce sera un cas d'assimilation des sujets, de mimétisme linguistique. - Mais la statistique n'en maintient pas moins ses chiffres, quelque invraisemblables à première vue. Les impressions et les statistiques se situent sur des plans un peu distincts, elles ne se contredisent d'aucun pas.

Devant l'impossibilité manifeste de tracer des frontières précises, certains renoncent à distinguer les dialectes par leurs limites et tentent de les définir par leur noyau: "Autant de noyaux distincts, autant de parlars différents. Evidemment le parler larial de la ville de Dax (A) est distinct du parler de Pau (C). Les deux villes s'opposent, à 100 kms. de distance, mettons par 500 de leurs éléments lexicaux et par dix habitudes phonétiques, d'importance variable, propres à chacune, et qui recouvrent dans un certain rayon, les deux régions environnantes, d'où ainsi une assiette territoriale homogène aux deux dialectes.



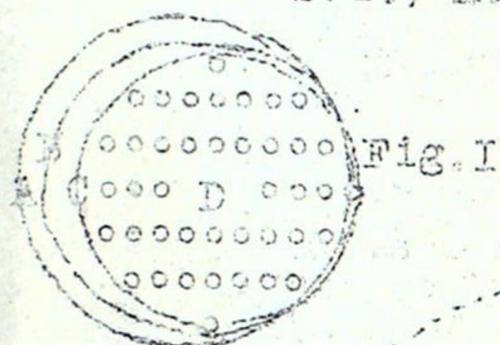
"Ceci admis, nous concéderons volontiers que, dans la région intermédiaire d'Orthez (B), les caractéristiques des deux noyaux se croisent et s'enchevêtrent en formant une large zone de transition. Mais le flou de cette zone anarchique n'empêche pas la réalité du noyau". - Voilà une définition du dialecte qui semble échapper aux critiques précédentes, mais elle va se heurter à des difficultés semblables. En effet, qu'est-ce que "la région environnante" et quel est ce "rayon" ? D'après la loi, bien établie ci-dessus, de l'égalité de distribution des limites, des 500 mots caractéristiques de Pau, par référence à Dax, il n'en reste plus que 450 dans le premier village suburbain, 400 dans le second... Et les oppositions phonétiques fondent aussi insensiblement. Ainsi la définition de la "région environnante" et de "l'assiette territoriale" commence à être floue dès la sortie de Pau et elle le devient de plus en plus jusqu'aux faubourgs de Dax, mais progressivement et sans un à coup. Le flou et l'indéfinissable n'ont fait que changer de place. L'imprécision du noyau vaut bien celle des limites. D'ailleurs dans notre hypothèse du magma continu, il ne pouvait en être autrement.

La démonstration par l'absurde est très simple: il suffit de renverser le point de vue et de dire: Les points B (Orthez) et D (Kourdes) sont distants eux aussi d'une centaine de kms. Ils s'opposent donc également par environ 500 mots et 10 lois phonétiques. Ils ont le droit d'être considérés comme des noyaux caractérisés, séparés par une zone confuse de transition, celle de Pau (C), précisément celle qui, tout à l'heure, par d'autres mots et d'autres lois, formait un noyau précis opposé à celui de Dax. Il n'y aura plus qu'à opposer n'importe quel point à n'importe quel autre, distant de 100 kms., et nous aurons autant de noyaux qu'il nous plaira. D'où l'impossibilité de distinguer les dialectes par les noyaux, qui ne sont que d'innombrables groupages et découpages arbitraires dans une masse réelle unique. Si certains de ces groupages

jouissent du privilège d'avoir été distingués, considérés seuls comme une réalité objective et gratifiés d'un nom propre, ils le doivent à des raisons historiques et sentimentales qui ne sont pas du ressort d'une sereine dialectologie.

Au lieu de définir le dialecte par opposition au parler voisin, on peut encore essayer de le définir en soi et sans référence : "Voilà, dira-t-on, une superficie donnée où s'observent trois phénomènes; c'est la seule région de Gascogne et d'Occitanie où ces trois caractéristiques se trouvent réunies. Sans doute, trois phénomènes sur des centaines, c'est peu pour constituer une langue, mais enfin les définitions étant libres, il nous plaît d'appeler "dialecte" un parler ainsi défini".

Soit; mais distinguons :



Les aires des trois (ou quatre...) phénomènes A, B, C, peuvent être à peu près concentriques (Fig. I). L'aire D se trouve alors vraiment l'assiette d'un dialecte. Mais ce cas, s'il existe, doit être extrêmement rare. Nos cartes ne présentent en réalité pour l'instant que les combinaisons de la fig. II.

Les trois phénomènes excentriques, A, B, C, peuvent recouvrir, par superposition partielle, un triangle commun, aux limites très précises cette fois, et définissables ferme à ferme. Aussi les habitants de ce triangle seront-ils dénoncés, sans erreur possible, par la combinaison des trois habitudes phonétiques, comme un criminel est identifié par trois lignes de ses empreintes digitales. - Fort bien, les faits sont incontestables, malheureusement, ils sont inutilisables pour la définition du "dialecte" ou du "sous-dialecte", parce que

un second triangle, tout à fait semblable, pourra être tracé à volonté, tout à côté, ou même dessus, par surimpression partielle, par trois autres phénomènes d'égal intérêt. Et ce nouveau triangle jouira des mêmes propriétés que le premier. Une fois de plus, n'importe quelle portion du territoire pourra, par ce procédé, servir de support à un parler rigoureusement caractérisé et localisé. Cette fois, le succès est trop beau, la définition ne pêche plus par imprécision, certes, mais elle définit tout, c'est à dire qu'elle ne définit rien. Nous aurons par elle - à ironie supplémentaire - plus de dialectes que de villages; puisque chaque village pourra appartenir à plusieurs triangles, et donc à plusieurs dialectes.

Il semble qu'il y aura lieu de tenir compte de cette analyse du terrain et de ces théorèmes d'arvologie quand on voudra donner une définition inattaquable du "dialecte".

II

En désespoir de cause, on se rabat sur le critère de l'incompréhension : " Il y a dialecte ^{distinct} quand on cesse de se comprendre " Et voilà bien le dernier cri de l'empirisme. Peuvre Descartes ! pauvres idées claires ! Qu'est-ce que "se comprendre" ? On se comprend toujours un peu, même à 500 kms. ; et on ne se comprend jamais complètement, même à 20 kms. Alors, quel est le degré d'incompréhension exigé ? Et surtout qu'est-ce que "on" ? Oppose-t-on un Gascon du littoral à un Carcassonnais distant de 500 kms. ? Il se peut qu'ils soient gênés pour s'entendre ; et pourtant les Gascons suivent couramment les comédies de Radio-Toulouse. Ou oppose-t-on un Languedocien des faubourgs de Toulouse à un Gascon de Perpignan, son très-proche voisin ? Ceux-là se comprennent jusque dans les nuances. Alors quelle est la distance requise pour que le critère joue ? Et puis, "on" : est-il un ignorant ou un homme cultivé sachant français et latin, dont la portée de compréhension prolonge de 300 kms. celle de son fermier ? Quel est le degré d'ignorance exigé ?

Ce critère de l'incompréhension apparaît donc comme une monstruosité d'imprécision. Une science acculée à recourir à des instruments d'analyse aussi grossiers avouerait sa faillite.

La dialectologie en serait-elle encore à définir son objet premier, son maître mot ? Il n'y aurait d'ailleurs rien d'humiliant. Toutes les sciences n'en sont-elles pas au même point ; ne seraient-elles pas achevées le jour où elles pourraient définir enfin, ne varietur, l'attraction, l'atome, la lumière, l'électricité... ?

Objets de l'enquête
et nombre total de leurs désignations

Voici, à toutes fins utiles, avec leur bourgeonnement respectif, la liste des 350 objets dont les diverses dénominations voient leurs aires traversées par notre axe. A gauche, sont portés les objets qui ne présentent qu'une seule dénomination, ou mononymes ; à droite, les polyonymes, qui peuvent en aligner jusqu'à douze, en bordure de notre itinéraire de 800 kms.

MONONYMES			POLYONYMES		
<u>A. Corps humain</u>			2 désign.		5
front	ongle	os	tête	coude	punaise
nez	pic	sang	coeur	baiser	7
yeux	jambe	poil	genou	4	lèvre
oreille	cuisse		cheveu	joue	gorge
langue	cul	pou	puce	béquille	goître
main	foie	lente	3	échasse	
doigt	moelle		dos		
<u>B. Famille</u>					
père	marié	âge	oncle (2)	parrain(4)	garçon (6)
mère	gendre	vielle	neveu (2)	marraine(5)	
<u>C. Cuisine - alimentation</u>			2	4	
cuisine	écuelle	pâte	tanis	vaisselle	crible
cheminée	écumoire	lait	3	suif	étincelle
feu	eau	caillé	chaudron	arête	8
flamme	pain	oeuf	poêle	5	pelure (8)
cuillère	sel	fruit	son	faim	noyau(10)
couteau	farine	soif	omelette	levain	cosse (11)
lame			4	fagot	
<u>D. Maison</u>			2		
tuile	aiguille	laine	escalier	robinet	seau(7)
chambre	épingle	cuir	3	berceau	évier (6)
chaise	ciseaux	courroie	lessive	tablier	toit(8)
clef	dé		sciure	noeud	chevron(8)
lit		four	clou	5	cruche (10)
échelle	linge	puits	4	quenouille	seuil (13)
douve	drap	fontaine	balai	toile d'a.	
cercle	de lit		terreau	6	
<u>E. Ferme - Outillage</u>			2	4	
harnais	fourche	aiguillon	moyeu	faucille	lavoir
fouet	pelle		3	5	7
joug	rateau		aire	civière	battoir
roue	fer		fumier	essieu	mèche de
rais			litière	6	fouet
cheville			brouette	hache	8
faux			chaîne	coutre	auge

B. Basse-cour - Faune

		2		5	
cheval	crapaud	poulain	porc	araignée	chenille
jument	fouami	troupeau	chauve-s.	corbeau	génisse
âne		rat	4	épervier	8
vache	oiseau	3	truie	taon	hibou
veau	geai	ânesse	verrat	6	tétard
chèvre	nid	coq	brebis	taureau	9
agneau	plume	cfête	canard	souris	perchoir
lapin		éperch	belette	charançon	taupinière
essaim		taupe	fduline	7	II
abeille		couleuvre	blaireau	pis	ver
guêpe		grenouille	alouette	bélier	luisant
écureuil		âmaçon	grillon	escargot	hanneton
		chouette	moucheron		

G. Les champs - Flore

		2	4		8
terre		arrose	caillou	ajonc	osier
champ	avoine	noyer	racine	fougère	coquelicot
pré	foin	sureau	saule	5	bruyère
vigne	ortie	genêt	pêche	jardin	champignon
raisin	mure	citrouille	nèfle	andain	9
gerbe	buis	pois	cerise	oignon	haie
fleur	noisetier	chiendent	roseau	pêcher	échalias
rose	noisette	3	lierre	peuplier	bardane
violette	ormeau	blé	épine	chêne	
feuille	châtaignier	noix	6	liège	10
ail	pin	hêtre	écorce	7	regain
chou	gland	genièvre	seigle	pomme d.t.	II
chanvre		houx	haricot	ronce	chèvrefeuil.

H. Le village- le monde

chemin école	église			
voisin meunier	chateau	sorcier(6)	mendiant(4)	Chiffonnier(9)
foire argent		poussière(4)	toupie(5)	hameçon(9)
ciel lune étoile		fête (6)		
le Bon Dieu				
froid gelée pluie		glace (6)	éclair (8)	
vent				
mois jour matin				
heure journée				
(les noms jours et des mois)				
été hiver automne		printemps (3)		
moitié		une fois	peu(5)	beaucoup(5)

Au total, sur 350 objets étudiés, 150 sont mononymes, soit les 3/7, et 200 polyonymes, soit les 4/7. Ces chiffres ne prétendent qu'à une valeur relative et locale. Un axe situé plus haut ou plus bas aurait donné des chiffres un peu différents, quoique du même ordre. Mais si, au lieu d'un axe linéaire, on étudiait un axe zonal d'une largeur appréciable, le chiffre des mononymes diminuerait proportionnellement à la largeur de la zone.

Cependant, telle quelle, la proportion 150/200 ne laisse pas d'être intéressante. Le chiffre des mononymes - à peu près exclusivement latins et primitifs, comme il était à prévoir, montre la robustesse de l'appareil romain, en linguistique comme en maçonnerie, et mesure en même temps l'unité foncière de toute l'Occitanie, soutenue par cette longue et forte ossature.

Mais d'où vient que certains objets ne se revêtent que d'un seul vocable, alors que d'autres mettent leur coquetterie à posséder tout un vestiaire ; ou bien, pourquoi tel vocable originel ne s'est-il laissé concurrencer par aucun autre, tandis que son voisin est étouffé sur l'axe par une avalanche d'appellations supplémentaires ? Les raisons de ces différences de prolifération sont sans doute multiples.

Dans le tableau ci-dessus les objets sont rangés en tranches concentriques A, B, C, ... H. En tête, les objets qui tiennent de près à l'individu, comme le corps, puis, en nous éloignant de ce centre, la cuisine, la maison, la cour, le champ. Le village et le monde négligés par l'Alf et le Malf, ne peuvent guère servir de base à des observations générales. Or, on voit aussitôt que les parties du corps (tranche A) sont en majorité mononymes, tandis que sur 70 objets champêtres (tranche G), 25 seulement ont gardé l'appellation d'origine, et les 45 autres pullulent jusqu'à totaliser 225 désignations, soit 5 par objet en moyenne. D'où, semble-t-il, la loi : " Le bourgeonnement verbal est inversement proportionnel à l'intimité de l'objet avec l'homme.

On objectera que les mêmes faits admettent une autre interprétation et un autre énoncé : "...inversement proportionnel à la fréquence d'emploi", les objets les plus intimes étant en même temps les plus souvent nommés : pied, main, oeil... Peut-être bien, mais ce n'est pas évident. Dans la liste ci-dessus, le foie et la moelle restent mononymes, alors que l'épine et l'oignon, beaucoup plus souvent nommés, présentent six appellations. Les deux facteurs, intimité et fréquence, peuvent donc fort bien jouer parallèlement et en fait se masquer l'un l'autre, mais il y avait lieu de maintenir leur distinction.

Un sentiment mystique de respect pourrait être un troisième agent de conservation et d'unité : Nous doublons "le patron" par "le singe", et "le chien, le caporal" par "cabot". Mais on ne s'avise pas habituellement de concurrencer les mots "roi" ou "pape". Il y a des objets nobles et tabous, et la liste de leurs appellations, dans une société primitive, bénéficie de leur privilège; ainsi, dans notre enquête, "le Boh Dieu, le père, la mère, le lit, le pain, le boeuf, l'église, l'école" restent mononymes. Mais on n'hésitera pas à créer, ou à emprunter des synonymes, voire des surnoms, pour "chiffonnier, sorcier, chaudron, cruche, chenille", sans considération pour le mot traditionnel ou de base, dont l'aire aura été entamée tout au long de l'axe, parfois jusqu'à en disparaître. - Contre-épreuve : si le primitif est respectueux et conservateur, chez le décadent, l'irrespect et l'instinct sadique de profanation est à la base de la pullulation argotique.

Aux notions de "noblesse-vulgarité", on peut adjoindre les notions très voisines de "importance-détail". Ainsi, "poisson, feu, fouet, fruit" restent mononymes ; mais leur détail, "arête(4), étincelle(5), mèche du fouet(7), noyau(10), bourgeonnement indéfiniment. Le fdn n'a qu'une désignation, le regain en aligne dix.

Le langage expressif de sa côté (sympathie-antipathie), tend à multiplier les appellations : alouette(4), génisse(7) -- épervier(5), hibou(8). La chauve-souris, réputée maléfique, rendue responsable des pires contagions de l'étable et de l'alcôve, se voit appliquer des surnoms aussi variés qu'infamants : "piche-caude", "sourits d'escauye" (*scabie, rogne du bétail). Et on la crucifie sur les portes.

Le polymorphisme et la polyvalence de l'objet, la variété de la matière, provoquent également la multiplication des vocables. Un panier se tresse ici avec du jonc, ou de l'osier, ou des lattes de bois minces, larges de 3 ou 4 cms. Ce panier peut être rond ou ovale; à fond plat ou caréné; avec ou sans couvercle; sans anse, avec une anse fixe ou deux anses mobiles. Il est destiné à la cueillette des légumes, ou du maïs, ou du raisin, ou des oeufs ; réservé à un complément de fermentation des pains déjà moulés ; ou pendu aux deux flancs de l'âne. De là, autant de désignations spéciales, possibles partout, toutes réelles ici ou là, qui varieront d'ailleurs trois villages plus loin. L'embaras du philatéliste n'est rien au près de celui du linguiste enquêteur cherchant à classer cette richesse en face des deux pauvres rubriques françaises : "panier" et "corbeille".

La structure du mot latin de base est d'une grande importance. Un beau dissyllabe, bien sonore et bien constitué, "lingua, manu, flamma, pane", a toutes chances de dominer longtemps de vastes sur-

faces, sans concurrence. Mais un mot compliqué "vespertilione", qui aurait donné chez nous "bréspédilloun", ou un mot savant à peu près inconnu des colonisateurs, "periclymenu", chèvre-feuille, n'ont pu prendre de racines profondes, ni même s'implanter, et le champ est resté libre pour toutes les créations locales : onze pour le chèvre-feuille.

Les accidents particuliers survenus aux mots isolés, télescopes, attractions et capations, glissements de vocables d'un objet à un autre ("cigale" venant à désigner ici la "sauterelle") laissent des vides dans les vocabulaires, qu'il fallait remplir par autant de créations ou d'emprunts.

Plusieurs de ces facteurs agissant en même temps sur un objet, et souvent en sens contraire, il résulte que, pour un cas donné, on ne peut rien préjuger de la multiplication des vocables. Mais cela n'infirme en rien l'existence des facteurs et leur action.

Tout ce qui précède est bien incomplet et superficiel. Un commentaire serré des graphiques et des listes ci-dessus m'est interdit, parce que je n'ai disposé que pendant quelques heures, et que je n'ai plus du tout, d'un Gillieron, qui me donnerait les diverses dénominations avec leur localisation. Mais je n'avais d'autre intention que d'ébaucher une méthode et de la soumettre à la critique. Tout en serrant de plus en plus près la notion fuyante de "dialecte"... dont on peut mettre au concours la définition.

Mai 1950



